
Cioran et la France. L'exil d'un nihiliste au pays de l'Intelligence

Julien Santa Cruz

In 1937, Cioran aged 26, arrived in France in order to prepare a thesis in philosophy, however it never materialized. He never imagined that his stay in Paris would be permanent and last for more than half a century. Unpredictable historical events that took place led to Cioran's unexpected possible miraculous destiny in France. His passionate and relentless desire to exclusively use the French language in his writings brought about a complete internal migration, similar to a religious conversion. Though he never gave up on his metaphysical obsessions, during his stay in France Cioran's despair relieved itself of its enraged tone. This distance he took from his home country, that dear Romania he both despised and loved, caused the essayist to part with this aggressive nationalism and his enthusiasm for the totalitarian state of Germany. France would enable him to fulfill his transformation, from a barbarian mind – thereby alluding to an image he very much appreciated in his youth – to a frivolous civilised man, a hermit with no illusions nor convictions, at the core of a declining Western civilisation.

Keywords: *Exile – Failure – Language – Style – Disengagement*

« Cela fait 51 ans que je rate ma vie à Paris »¹, ainsi un Cioran âgé résumait-il, sous une forme paradoxale qu'il affectionnait, sa relation à cette ville. La France, il ne la considéra jamais comme une terre d'adoption ; lui le *Valaque*, le *métèque*, comme il plaisait à se qualifier, se sentit toujours un exilé, un apatride déraciné. Paris fut le lieu où il put accomplir ce qu'il estimait être son destin, celui d'un échec. Mais un échec sublimé, concrétisé sur un demi-siècle par quelques ouvrages majeurs, dans lesquels l'expression de son ironie désespérée mais tonique dans la langue de Molière, ou de Pascal faudrait-il dire le concernant, lui assura une renommée tardive. Dès les années 70 commença à circuler, dans le milieu critique et littéraire, l'assertion,

¹ Lettre à Norman Manea, le 18 octobre 1989, dans *Cahier Cioran*, Paris, L'Herne, 2009, p. 358.

devenue par la suite un poncif quelque peu facile, selon laquelle l'auteur de *L'Inconvénient d'être né* était l'un des plus grands prosateurs de langue française du XX^e siècle. Il est vrai que la rencontre de Cioran avec la France, ce fut d'abord et avant tout l'histoire d'une conversion douloureuse mais acharnée à une langue, et à son esprit. La combinaison des humeurs noires et vengeresses de l'écrivain balkanique et du dogmatisme raffiné d'une langue aux mille nuances constitua, sur le plan littéraire, une fructueuse opération alchimique. Son exil entraîna un déplacement linguistique qui allait permettre au Roumain de forer plus avant à l'intérieur de ses obsessions métaphysiques. C'est de cette alchimie, et de ses effets cathartiques, dont nous nous proposons de rendre compte. Une alchimie qui fut aussi pour Cioran une épreuve de désintoxication politique, et le conduisit à l'une des réflexions les plus suggestives sur le fanatisme et la nocivité de l'idéologie.

C'est en 1934 qu'Emil Cioran, jeune étudiant en philosophie alors boursier en Allemagne, visita pour la première fois Paris, et à l'en croire, ce fut aussitôt un « coup de foudre »². Loin d'être à cette époque un francophile convaincu, l'étudiant est bien davantage fasciné, et pour mieux dire envoûté, par l'Allemagne nazie dont il exalte alors le remodelage totalitaire³. Son ressentiment maladif contre son pays natal, qu'il juge privé de tout passé un tant soit peu mémorable, ou même de toute aspiration à exister dans l'Histoire, le conduit en retour à éprouver une admiration, irrationnelle, pour la figure démiurgique de Hitler, auréolé de la capacité que l'écrivain lui attribue de mobiliser tout un peuple en vue d'une recherche de puissance sans égale. Déjà torturé par l'angoisse d'une existence privée de sens, le jeune Cioran l'est aussi par l'inanité d'une Roumanie sans *âme* ni *projet historique*, ce pays tout à la fois haï et adoré constituant le miroir insupportable de sa psyché désolée, à la recherche d'une forme de vengeance contre la malédiction de sa naissance. L'Allemagne hitlérienne incarne alors une espérance messianique qui correspond en tous points aux tourments identitaires et aux fantasmes eschatologiques d'un intellectuel épris de grandeur historique.

À l'automne 1935, Cioran est de retour dans une Roumanie à la démocratie défaillante et déstabilisée par la violence croissante du mouvement fasciste de la Garde de fer (ou Mouvement légionnaire). Après avoir effectué son service militaire, il enseigne la philosophie dans un lycée de la ville de Braşov. Cette expérience,

² *Ibidem*.

³ Sur l'engagement politique de jeunesse de Cioran, nous nous permettons de renvoyer à J. Santa Cruz, *Cioran ou la tentation du nazisme*, Paris, Imago, 2023 ; cf. également A. Laignel-Lavastine, *Cioran, Eliade, Ionesco: l'oubli du fascisme. Trois intellectuels roumains dans la tourmente du siècle*, Paris, PUF, 2002 ; M. Petreu, *An Infamous Past: E.M. Cioran And the Rise of Fascism in Romania*, Chicago, Ivan R Dee, 2005 ; V. Piednoir, *Cioran avant Cioran. Histoire d'une transfiguration*, Marseille, Editions Gaussien, 2013.

malheureuse, le conforte dans sa conviction de son inaptitude pour le travail entendu comme fonction sociale. Mieux vaut la marginalité que la soumission à une activité aliénante. Cette période est aussi celle d'une grave crise personnelle d'ordre religieuse qui donnera lieu à la publication *Des Larmes et des Saints* (1937), objet de scandale dans son pays pour sa teneur jugée blasphématoire. Sans perspective d'avenir en Roumanie, il profita de l'opportunité que lui offrit le directeur de l'Institut culturel français de Bucarest, Alphonse Dupront, pour partir à Paris grâce à une bourse d'études (maintenue jusqu'en 1944). Il s'établit ainsi dans la capitale française à l'automne 1937, à l'âge de 26 ans. Loin d'entreprendre avec sérieux la thèse annoncée sur Bergson, il se voue en France à une forme de contemplation désœuvrée.

1. La connivence avec un Paris crépusculaire

Inconnu en France, Emil Cioran était déjà considéré en Roumanie comme l'un des auteurs les plus prometteurs de la « jeune génération » (avec, pour les plus connus ultérieurement en Occident, Mircea Eliade et Eugène Ionesco), nébuleuse d'intellectuels formés à l'Université de Bucarest à la fin des années 20. Il était l'auteur de quatre livres écrits en roumain, dont son seul ouvrage politique, *Transfiguration de la Roumanie* publié en 1936, qui le rongera de honte pour ses propos antisémites et son apologie du modèle dictatorial. Mais c'est sans doute le titre de son premier essai – *Sur les cimes du désespoir* (1934) – qui condense le mieux l'état d'esprit de Cioran lors de son installation en France.

Alors envahi par une mentalité funèbre, le jeune Roumain ne vient pas à Paris tel un Rastignac prêt à conquérir cette capitale. Celle-ci ne le fascine pas tant pour son prestige – dans les années 30 Bucarest, alors sous le magnétisme de la culture française, se voulait un petit Paris – qu'à l'inverse pour l'amertume et la désolation qu'il y ressent. C'est sur le mode baudelairien d'un jeu sur les senteurs qu'il rend compte de la poésie cafardeuse de Paris: là il y goûte un « vide parfumé »⁴, un « nihilisme parfumé »⁵, un « arôme de néant »⁶. Rien n'y contrarie son sentiment, depuis longtemps enraciné en lui, de l'inconsistance de toutes choses: Paris *vérifie* cet état de fait. C'est un individu accablé par « une longue série de déceptions,

⁴ Cioran, *Fragments de Quartier latin* (1938), dans *Solitude et destin*, trad. A. Paruit, Paris, Gallimard, Coll. Arcades, 1991, p. 389.

⁵ Id., *Un Paris provincial...* (1940), dans *Solitude et destin* cit., p. 400.

⁶ *Ibidem*.

d'écœurements et de défaites »⁷ qui se fond dans le spleen crépusculaire de cette ville. Nous décelons ici une tentation de s'identifier à cette cité, ou du moins de tracer un parallèle avec sa propre liquéfaction intérieure:

Dans aucun autre endroit au monde il n'eût été possible de ressentir le doux attrait de l'absence d'espoir. Ni la noblesse de l'échec. Paris nous couronnait d'une auréole d'inconsistance, du prestige de l'inutilité, et offrait à nos doutes la substance de sa lente déperdition. *Nous coulions avec lui*. Et quand je passais des heures, le jour ou la nuit, dans la rêverie de ses ponts, je me consolais de n'avoir pas vécu dans la décadence de la Rome antique.⁸

Le jeune exilé se veut un esthète de la désagrégation, et un apôtre de la marginalité. Individu défait par le démenti de l'histoire apporté à ses ambitions de gloire pour son pays et lui-même, il n'a d'autre prétention à Paris que de rejoindre « sa place aux côtés de tous les ratés, les vauriens et les émigrés de l'univers »⁹. La France lui apparaît comme la terre d'accueil des dépossédés, là où se concrétise un cosmopolitisme des perdants. Il vit alors dans un relatif dénuement matériel, loge grâce à sa bourse dans un hôtel au Quartier latin, et passe une partie non négligeable de son temps dans les cafés, les bordels, les rues ou à retrouver les autres immigrés d'infortune roumains. Il parcourt aussi la France en vélo, exercice répété sur plusieurs années qui lui permet de s'abreuver de ses paysages, et d'échanger avec les autochtones rencontrés au hasard de ses étapes. Quelle qu'ait été l'intensité véritable de ses échanges sociaux, il est fort probable, comme l'atteste certains textes, qu'il ait connu à cette période une solitude paroxystique.

Obnubilé par la désolation existentielle, le Roumain reste écartelé, comme quelques années plus tôt en Allemagne, entre une certaine fascination pour la vie et la répulsion qu'elle lui inspire. « La conscience du néant avec l'amour de la vie ? Un Bouddha de boulevard... »¹⁰. Dépouillé de ses illusions, il n'attend rien de *positif*, aucun rêve de réussite ou d'ascension ne l'anime. Loin de constituer un nouveau départ, la capitale française s'apparente au lieu d'un renoncement et d'une réconciliation avec la fatalité, ce synonyme du malheur perpétuel. En juin 1940, le défilé des troupes allemandes auquel il assiste dans un Paris désert, est pour lui non pas une surprise mais la confirmation d'une absence d'avenir pour cette capitale

⁷ Id., *Fragments de Quartier latin* cit., p. 389.

⁸ Id., *Un Paris provincial...* cit., p. 397 (passage souligné par l'auteur).

⁹ Id., *Fragments de Quartier latin* cit., p. 388.

¹⁰ Id., *Le Crépuscule des pensées* (1938), dans E.M. Cioran, *Œuvres*, Paris, Gallimard, Coll. Quarto, 1995, p. 422.

exténuée. « Les villes rendent l'âme comme les hommes »¹¹. Paris lui semble alors épouser sa débilitation intime.

Qu'en est-il à cette heure de ses convictions politiques? A l'évidence, il se décontamina progressivement des formes les plus enragées de ce que nous avons proposé de nommer son national-messianisme¹². Mais son exil ne fut pas accompagné d'un renoncement soudain et intégral à ses espoirs d'une révolution de droite en Roumanie. Si elles l'ont émoussée, ses premières années de présence en France n'ont pas éteint sa fièvre politique, toujours présente par à-coups, au gré des contingences roumaines et des échos qui lui en parvenaient à Paris. Pour preuve, l'épisode volontairement dissimulé, jusqu'à la fin de sa vie, de son ultime séjour à Bucarest, de septembre 1940 à janvier 1941. Ce sera l'occasion d'un vigoureux panégyrique radiodiffusé du fondateur de la Garde de fer, le criminel Codreanu, assassiné en détention en 1938, et qui permet de mesurer la persistance à cette date de ses sympathies pro-légionnaires¹³. Ce séjour dans une Roumanie en proie aux troubles et à de terribles exactions antisémites, il n'y fit jamais allusion dans son œuvre écrite, et à notre connaissance aucun témoignage ne se réfère à d'éventuelles confidences de l'écrivain sur cet épisode. Apeuré à l'idée d'être mobilisé dans l'armée comme réserviste, et désireux de repartir en France, l'écrivain eut la chance d'être nommé au début de l'année 1941 conseiller culturel à la Légation roumaine à Vichy. Jamais plus il ne reverra sa Roumanie. Son sort sera celui d'un apatride domicilié en France.

2. Apatride dans une France agonisante

Son activité à la Légation roumaine à Vichy est à la mesure du dilettantisme du personnage: nulle. Fuyant ses responsabilités, Cioran est démis de ses fonctions dès mai 1941, moins de trois mois après sa prise de fonction officielle. Le jeune roumain aspire alors à retourner dans la capitale. Il a conscience que son séjour parisien des années antérieures a acté un tournant essentiel ; il écrit à son bienfaiteur, Alphonse Dupront: « Mon séjour à Paris, maintenant que je suis en train de récapituler mes

¹¹ Id., *Un Paris provincial...* cit., p. 397.

¹² Cf. J. Santa Cruz, *Cioran ou la tentation du nazisme* cit.

¹³ Cioran, *Le profil intérieur du Capitaine*, dans *Apologie de la barbarie. Berlin-Bucarest (1932-1941)*, Paris, L'Herne, 2015, pp. 261-267.

erreurs et certitudes passées, me semble le plus décisif, le tournant le plus lourd d'avenir, dans le bilan de mes expériences »¹⁴.

C'est dans ce contexte d'introspection, précédé de l'agitation politique déçue lors de son bref retour à Bucarest, que Cioran rédige un essai posthume majeur: *De la France*. L'image du « Paris provincial », décrit comme tel en 1938, s'y étend à l'échelle de tout un pays: une France provinciale dont l'aura auprès des autres nations s'est éteinte et qui se prépare à un anonymat de longue durée. L'Occupation allemande n'est pas tant la raison que le fait révélateur d'une sortie hors de l'Histoire. Ce texte, qui aurait pu être titré *Vie et mort d'une civilisation*, est en réalité une ode à la France sous la forme d'un éloge funèbre. D'une maturité impressionnante, cet essai s'apparente à un traité de réflexion sur la destinée des grandes nations. Mais plus subtilement encore, s'y décèlent les indices d'une première infiltration du *ton* de la culture française dans la pensée nihiliste, jusqu'ici exposée avec une rage lyrique, de l'écrivain transylvain. Cette œuvre, la plus posée de son œuvre écrite en roumain, est préfiguratrice d'un Cioran *converti à la France*.

Il s'y fait le relais de l'éblouissement suscité par l'exceptionnalité vertigineuse du passé français. Mais à l'instar d'une entité organique rongée par la vieillesse, cette nation lui semble un pays épuisé, qui après avoir tant donné au monde et avoir tant dépensé en vitalité a atteint le stade du dépérissement. La voici qui rejoint la banalité moribonde d'un agonisant:

Chez les Français, les instincts sont atteints, rongés, la base de l'âme, sapée. Ils furent jadis vigoureux – des croisades à Napoléon –, les siècles français de l'univers. Mais les temps qui viennent seront ceux d'un vaste désert ; le temps français sera lui-même le déploiement du vide. Jusqu'à l'irréparable extinction. La France est atteinte par le *cafard* de l'agonie.¹⁵

Ce pays n'impressionne plus, ou mieux, n'intimide plus. Cette désaffection est constitutive d'une dégradation irrésistible propre à la décadence: « La décadence n'est autre chose que l'incapacité de créer encore, dans le cercle de valeurs qui vous définissent »¹⁶. Ses capacités de création à partir d'un *fond* culturel propre, entendu comme une somme de valeurs singulières, ont atteint les limites du trop-plein et se sont retournées en désabusement désintégrateur.

¹⁴ Lettre à Alphonse Dupront, le 19 avril 1941, dans *Cahier Cioran* cit., p. 460.

¹⁵ Id., *De la France* (1941), traduction revue et corrigée par Alain Paruit, Paris, L'Herne, 2009, pp. 41-42 (mot souligné par l'auteur).

¹⁶ *Ivi*, p. 22.

Durant des siècles, la France n'a fait que croire et, quand elle doutait, elle le faisait au sein de ses croyances. Elle a cru, tout à tour, au Classicisme, aux Lumières, à la Révolution, à l'Empire, à la République. Elle a eu les idéaux de l'aristocratie, de l'Eglise, de la bourgeoisie, du prolétariat ; et a souffert pour chacun. Ses efforts, transformés en formules, elle les a proposés à l'Europe et au monde, qui les ont imités, perfectionnés, compromis. Mais leur croissance et leur délitement, c'est elle qui les a vécus en premier lieu, et avec le plus d'intensité ; elle a créé des idéaux, et les a usés, les a expérimentés jusqu'au bout, jusqu'au dégoût.¹⁷

La surabondance des *valeurs* françaises successives, converties en *vérités* arrogantes et mobilisatrices, enviées par tant d'autres peuples, devait conduire à une exténuation exemplaire. Les progrès de la lucidité – donc de la conscience historique – ont ruiné la force créatrice sur laquelle prospère l'hallucination d'une nation persuadée de sa supériorité exclusive. Ainsi l'orgueil national associé à la Révolution de 1789 est-il le masque d'une fausse conscience collective qui n'a plus foi en sa prééminence universelle. Les idéaux révolutionnaires sont en réalité dévitalisés, et seulement actifs pour une mémoire livrée à un ressassement stérile et sans prise sur le présent. Les idéaux, démythifiés, ont perdu le potentiel performatif et énergétique qui avaient assuré la propulsion de cette nation au-devant de l'Histoire.

Un siècle consacré à préparer la Révolution et un autre à la répandre avaient rendu la France incontournable sur le plan doctrinaire et politique. Mais les idéaux de 1789 se sont altérés ; il ne reste de leur prestige qu'une désuète grandiloquence. La plus grande révolution moderne finit comme une *vieillesse* de l'esprit. Qu'a-t-elle été? Une combinaison de rationalisme et de mythes: une *mythologie rationaliste*. Plus précisément: la rencontre de Descartes et de l'homme de la rue.¹⁸

La France voit l'irréparable se concrétiser: l'éclipse de la force motrice qui l'avait hissée au sommet des Etats. Une expression telle *la voix de la France*, déjà anachronique, est le rôle d'un vieillard qui se plaît à se tromper sur son extinction prochaine. Ne reste alors à cette grande nation qu'à soigner sa sortie, en étant à la hauteur de son prestige passé et sans se méprendre sur son absence d'avenir: elle doit accepter « sa fin avec style, en figolant avec maestria une culture du crépuscule, en s'éteignant avec intelligence et même avec faste [...] »¹⁹.

Néanmoins, le pessimisme spenglerien de Cioran n'est pas exclusif et s'étend aussi bien aux puissances juvéniles et déchaînées du moment. Le pays de Descartes se voit même attribué le rôle d'un éclaireur sur la voie du désillusionnement historique, et

¹⁷ *Ivi*, p. 36.

¹⁸ *Ivi*, p. 37 (mots soulignés par l'auteur).

¹⁹ *Ivi*, p. 47.

qui pourrait vicier l'euphorie et « corrompre la fraîcheur de ses voisins ou du monde par des infiltrations décadentes et ses insinuations dangereuses »²⁰. Cioran est déjà persuadé de la désagrégation générale de la civilisation occidentale. De là peut-être son premier pas, au début des années 40, vers le renoncement à l'ambition historique stimulée par l'élan idéologique et missionnaire.

Ce jugement d'une France inhumée dans le cimetière des nations naguère fortes, et d'un Occident en phase terminale, Cioran ne l'invalidera jamais. Un demi-siècle de présence au pays des Lumières, dans une période de désenchantements successifs, n'entameront pas, au contraire, la conviction de l'écrivain. Encore, dans un entretien tardif, insiste-t-il sur cette fatigue historique qui affecte n'importe quelle civilisation, et dont la désintégration de l'Empire romain constitue le modèle le plus emblématique:

[...] à mon avis, c'est la France qui représente l'essence de l'Occident. C'est le pays le plus avancé sur le plan historique, et aussi le plus fatigué [...]. C'est un pays qui a été présent pendant des siècles, qui a eu une histoire continue et vécue intensément et ça se paye. Ça se paye et c'est inexorable.

[...] Le phénomène est tout de même relativement long, on peut l'enregistrer, mais... c'est comme une agonie très longue.²¹

La réflexion historique de Cioran appartient au champ de la pensée décliniste, mais sans connotation nostalgique ou réactionnaire pour le retour d'un âge d'or nébuleux (le seul âge d'or *authentique* étant pour lui la stagnation indolente du Paradis perdu duquel l'homme n'aurait jamais dû s'extraire par son activité consciente). Mais, justement, ce sentiment puissant d'une France expirante, à la carrière historique éteinte, favorisera la cohabitation improbable de son pessimisme viscéral, qu'il lie à son ascendance roumaine, avec l'esprit d'une nation à bout de souffle. Ainsi, se devine la tentation de fondre ses désillusions avec celles du poste avancé de la décadence contemporaine:

La France est une occasion éclatante de vérifier les expériences négatives. Elle nous autorise au désabusement et au jeu, au paradoxe et à l'irresponsabilité. Son destin nous renforce dans les échecs, mais nous pouvons marier les nôtres aux siens – alliage de lassitudes du goût des futurs esthètes.

[...] La maladie du présent ? Mes blessures au contact des blessures de la France. Fatale rencontre !²²

²⁰ *Ivi*, pp. 47-48.

²¹ Cioran, « *Je suis un auteur à fragments* », Entretien par Laurence Tacou (1^{er} août 1987), dans *Cahier Cioran* cit., p. 412.

²² Id., Cioran, *De la France* cit., p. 59.

3. La séduction du *style* français

Si sa jeunesse fut imbibée de philosophie allemande, ce sont les moralistes français, de La Rochefoucauld à Chamfort, qui tinrent une place de choix dans le monologue intérieur du Cioran de la période française, aux côtés de Pascal ou de Baudelaire. La période qu'il admira sans retenue, c'est le XVIII^e siècle français ; non pas pour les Lumières, dont il jugea les idées naïves et à contresens des leçons de l'histoire, mais pour l'ennui de l'existence exprimé avec une subtilité indolente par certaines épistolières de ce siècle. Ainsi Madame du Deffand fut-elle un maître en réalisme désabusé pour Cioran. C'est de cette prose classique qu'il tira le noyau primordial et fécond de la culture française: l'élégance de l'expression animée par une recherche constante du goût. Refusant l'expression débridée des affects, l'exhibition d'une souffrance pathétique, la littérature s'identifie en France au soin extrême donné à la beauté des apparences, quitte à ce que la substance de l'idée s'en trouve dévitalisée.

Qu'a-t-elle aimé, la France ? Les styles, les plaisirs de l'intelligence, les salons, la raison, les petites perfections. L'expression précède la Nature. Il s'agit d'une culture de la forme qui recouvre les forces élémentaires, et sur tout jaillissement passionnel, étale le vernis bien pensé du raffinement.²³

La génialité de la civilisation française reposa sur cette primauté du décor, donc de sa langue, et non dans l'appesantissement sur le contenu, le dévoilement des essences des choses. Mélange de frivolité et d'ornementation, le *style* français était en soi une neutralisation du sérieux dans les idées, et une invitation à contenir l'impudeur des épanchements lyriques. « La France a opposé l'élégance à l'infini. De là tous les mérites et toutes les déficiences de son génie »²⁴. Le verdict est à la fois critique et fasciné. La culture française sacrifie le vertige primitif des états d'âme à un ciselage fin et minutieux de la forme.

Cette caractérisation du classicisme français était aux antipodes de la volonté de frénésie du jeune Roumain. De tempérament excitable, il était alors prêt à crier son désespoir et à plaider pour n'importe quelle folie agissante. Ce n'est pas par hasard qu'il fut attiré dans les années 30 – période de tumultes intérieurs aggravés par une insomnie chronique pourvoyeuse de sentiments morbides –, par la *profondeur* de la culture allemande. Sa recherche d'absolu, sa prédilection pour l'infini, le portaient à

²³ *Ivi*, p. 13.

²⁴ *Ivi*, p. 80.

s'imprégner de cette dernière, qui contrairement à la légèreté de la civilisation française, avait su briller dans les deux sphères de l'incommensurable: la musique et la métaphysique. Le jeune Cioran était ancré dans un romantisme exacerbé et indompté, où s'entremêlaient dégoût et passion pour la vie et la mort, en rupture avec la raison froide. Or, « le frisson orgiaque n'entre pas dans les cartes de l'esprit français, qui s'est défini par opposition aux tréfonds de l'homme et aux oracles de l'âme »²⁵. Les idées *claires et distinctes*, sans sève affective ni outrance, étaient la preuve de la superficialité de la pensée qui les avait engendrées.

Pour l'auteur de *Sur les cimes du désespoir*, la sécheresse intellectuelle l'a emporté en France: « Pascal n'a pas pu déloger Descartes »²⁶. Les constructions conceptuelles froides et analytiques y ont effacé les *vérités* organiques tirées de l'intuition ou des affects. Hermétique au vertige des sensations métaphysiques, « la France est le synonyme de l'Intelligence »²⁷. D'où la faiblesse intrinsèque de la philosophie française qui, jusqu'à Bergson, s'est contentée de développer des abstractions tournées vers une forme d'optimisme candide. Pour preuve de cette indigence, l'éclat que revêt la notion de progrès. S'il est un mythe que Cioran a systématiquement dévalué, c'est celui-ci. Les Lumières avaient en réalité enveloppé le désastre de l'Histoire et le non-sens du devenir humain dans un mirage au prestige usurpé. Il aimait ainsi à rappeler les mésaventures du desservant en chef du culte du progrès, Condorcet. Traqué sous la Terreur, celui-ci écrivit caché sa fameuse *Esquisse d'un tableau historique des progrès humains*, avant d'être dénoncé alors qu'il se trouvait dans un café populaire, et de mourir deux jours après son emprisonnement (sans doute un suicide). Cioran de commenter: « Et ce livre fut la bible de l'optimisme »²⁸.

Jamais le penseur transylvain ne fut entraîné sur ses sujets de prédilection, toujours liés à des obsessions dérivées d'un mal-être intérieur et torturant, par l'imprégnation de la culture française. Ses convictions les plus fondamentales – telles le désastre de la conscience et de l'histoire, l'hégémonie du mal, l'inanité de toute chose, l'invincibilité de l'ennui... – étaient des certitudes intérieures, soustraites à l'argumentation, acquises avant son exil. Le fond de sa pensée ne fut donc pas affecté par sa relation à la France: « [...] dans n'importe quelle partie du monde, j'aurais eu la même vision des choses, les mêmes tourments et le même dégoût »²⁹ écrivit-il à son frère en 1979.

²⁵ *Ivi*, p. 81.

²⁶ *Ivi*, p. 29.

²⁷ Cioran, *Manie épistolaire. Lettres choisies 1930-1991*, Paris, Gallimard, 2024, p. 119.

²⁸ Id., *Entretiens*, Paris, Gallimard, 1995, p. 168.

²⁹ Id., *Manie épistolaire* cit., p. 262.

Né sous le signe de la négativité, Cioran resta mû en France par un principe d'hostilité vis-à-vis du monde, de la vie et de lui-même. Cioran se sentit toujours plus proche des théologiens du Mal que des philosophes en quête du Bien, la *vérité* de la Chute eut toujours sa préférence. Ce pourquoi, lui l'incroyant, eut bien plus de profits à tirer de la lecture d'un Joseph de Maistre que d'un Voltaire. Son conflit métaphysique avec le temps ne fut jamais altéré par *le progressisme à la française*. Cependant, si l'essence de son drame intérieur fut pérenne, c'est la forme même de son expression qui fut métamorphosée par son appropriation de l'aura française.

4. L'inhibition du moi illimité

Etrangère au sublime, au tragique, à l'exacerbation, la France brille par l'effet de tempérance qu'elle transmet à l'exalté qui la fréquente. Art des limitations, de la retenue, le style français constitue un barrage à l'hubris du *moi* jusqu'ici cultivée par le jeune Cioran. C'est pourquoi il le définit, dans son essai de 1941, comme une culture de l'inhibition. Antidote à l'ivresse et aux excès de l'esprit agité, il endigue et domestique les tourbillons de la passion qui ensauvagent l'expression des sentiments.

La France n'offre pas de grandes perspectives ; elle vous enseigne la forme ; vous donne la formule, mais le souffle. Eux qui ne connaissent que cela sont atteints d'une stérilité grave, et son contact exclusif est véritablement périlleux. Ceci ne doit être utilisé que pour nous corriger des extrémités du cœur et de la pensée, comme une école de la limite, du bon sens et du bon goût, comme un guide nous évitant de tomber dans le ridicule des grands sentiments et des grandes attitudes. Que sa mesure nous guérisse des errances pathétiques et fatales. Ainsi, son action stérilisante deviendrait salutaire.³⁰

Sur un mode impersonnel, c'est bien la dimension nocive et trompeuse de ses propres idiosyncrasies que Cioran met au jour par la médiation de son pays d'accueil. *Ecole, guide, guérisseuse*: la France et sa langue seront une thérapeutique pour les divagations extrêmes du Roumain. Il apprend d'elles la nécessité de canaliser les prétentions ou les enthousiasmes de son *moi*, et à réfréner l'impulsivité de son « tragique déclaratif »³¹.

Les limitations de la France sont un antidote contre le faux moi, elles sont un barrage de classicisme érigé contre les tendances à la disponibilité et au flou. (...) Qui trop embrasse, falsifie le monde, mais en premier lieu, lui-même. Nous n'avons plus les moyens de nous

³⁰ Id., *De la France* cit., pp. 31-32.

³¹ M. Sebastian, *Emil Cioran, Le Livre des leurres*, dans *Cahier Cioran* cit., p. 208.

y retrouver. Mais la France est une école de l'embrassement limité, une leçon contre le moi illimité.³²

A l'école de la France, Cioran comprend aussi la part de ridicule inhérent à la position *sérieuse*, et à l'exhibition unilatérale d'un désespoir érigé en culte de substitution à la transcendance. C'est d'elle « [qu'il a] appris à ne [se] prendre au sérieux que dans l'obscurité et, en public, à [se] moquer de tout »³³. D'ailleurs la sociabilité ultérieure du Cioran mature, celui des salons parisiens à partir des années 50 ou des rencontres amicales, n'est plus à démontrer tant les témoignages abondent en ce sens: volubile, vif et drôle, curieux et empathique, amateur de bons vins et de gastronomie... Un portrait de l'individu en société à des années-lumière de l'écrivain sombre³⁴ se plaignant avec constance de voir sa solitude gâchée par les visites, et se méprisant de ne pouvoir se réaliser dans le silence tel un ermite du désert. Le rire subtil ou grinçant, propre à ses écrits de la période française, constitua l'antidote au monopole du funeste et à l'aridité des lamentations qui gangrénèrent sa conscience. L'humour offrit une échappatoire à la détresse monomaniaque repliée sur elle-même dans une spirale étouffante. Ainsi reflua son caractère infini et insoluble.

L'écrivain fit sienne la frivolité supposée de la culture française, et assimila le principe selon lequel le grotesque de l'univers et la finitude de la condition humaine, s'ils mortifient l'âme, peuvent être canalisés par la distance de l'humour. Sans rien dissimuler de l'essence terrifiante de l'existence, il s'ingénia à distordre son angoisse par les modes expressifs de l'ironie, de la raillerie, de l'impertinence ou de rapprochements improbables. Il devint un maître de l'euphémisme amplificateur ; ainsi, entre mille exemples, l'horreur de la naissance devient-telle *L'inconvénient d'être né* (œuvre de 1970). Ou encore, la détresse pascalienne peut-elle être jointe au sarcasme:

La Terre remonte, paraît-il, à cinq milliards d'années, la vie à deux ou trois. Ces chiffres contiennent toutes les consolations souhaitables. Il faudrait s'en souvenir dans les moments où l'on se prend au sérieux, où l'on *ose* souffrir.³⁵

Ce qui se devine dès les années 40, c'est son aimantation, contre-nature en quelque sorte, pour la *légèreté française* en lieu et place de la *profondeur allemande*. Cioran

³² Id., *De la France* cit., pp. 86-87.

³³ *Ivi*, p.13.

³⁴ Le journaliste et ami de Cioran, Georges Banu, put ainsi dire: « [...] *je comprends pourquoi il pensait si souvent à Dr. Jekyll et Mr. Hyde ; il y avait un Cioran de la conversation et un autre, le Cioran des livres* », dans *Cahier Cioran* cit., p. 428.

³⁵ Cioran, *Le mauvais démiurge* (1969), dans *Œuvres* cit., p. 1247.

commence à se délier de l'expression outrée des affects, maniés avec désinvolture et provocation dans ses écrits roumains. C'est l'amorce d'une reddition au style français qui se lit dans *De la France*, aussi bien par le ton employé que par les idées qui s'y développent. Ce ralliement se consolidera et l'entraînera à la décision la plus lourde de conséquences pour son œuvre d'écrivain: le choix, en 1947, de n'écrire exclusivement qu'en langue française. Après s'être échiné un temps à traduire Mallarmé en roumain, il renonce à ce défi, mais loin d'être infructueux ce travail avorté le convainc d'adopter l'idiome de sa patrie d'exil. La chose n'allait pas de soi, car si Cioran avait une maîtrise parfaite de l'Allemand, son français était en revanche nettement moins élaboré. Et dans les années 40, loin de s'astreindre à maîtriser cette langue, il préférait perfectionner son anglais en suivant les cours d'agrégation de la Sorbonne. Il n'empêche que c'est en 1949, après plusieurs versions successives, et à force dira-t-il de dictionnaires, de cigarettes et de café, que sera publiée sa première œuvre française, impressionnante de virtuosité, et au titre définitivement associé à l'esprit cioranien: *Le Précis de décomposition*.

5. Conversion linguistique pour vengeance autocentrée

Poussé à un entraînement ascétique pour apprivoiser la langue française, « un mélange de camisole de force et de salon »³⁶, Cioran parvint à une souplesse expressive d'exception au service de ses désolations. Il s'appropriera l'art du dire autorisé par le classicisme de cette langue: un savoir-faire artisanal de la composition, de la nuance, de la rigueur syntaxique et grammaticale, de l'enchaînement fluide. Il se rangea, en surface, du côté de la primauté du style sur les idées, hiérarchie qu'il avait identifiée comme la matrice de la culture française. Si les idées sont vouées à l'obsolescence, puisqu'elles sont le résultat de l'exaltation d'un moment éphémère, le style lui maintient sa vigueur au-delà de son éclosion. Il est la part de jeunesse qui résiste à la putréfaction du temps ; décollé de son contenu signifiant, le style conserve sa vérité à travers les âges.

L'esthétique propre à Cioran réside dans l'alliage d'une confession d'obsessions dévorantes, extraites de la caverne métaphysique de l'âme, et de l'élégance rythmique de l'expression. Il réussit à fondre ses tourments, en surtension, dans la sobriété riche de possibilités de la langue française. De même, l'unicité de son humour est-elle le résultat de ce décalage entre le ton et le contenu. L'ironie et

³⁶ Id., *Exercices d'admiration. Essais et portraits* (1986), dans *Œuvres cit.*, p. 1630.

l'autodérision appliqués à dépecer et à exposer la souffrance insoluble de sa psyché, ou bien les malheurs en série de l'histoire humaine, constituent une transgression jubilatoire. La sentence outrancière, parfois exubérante, présentée comme la vérité définitive de l'instant, exhale souvent une teneur comique ou vivifiante qui en contre la dimension pathétique. La prédilection pour le fragment, la forme concise visant à l'essentiel, était, à l'instar d'un Nietzsche, conforme à sa détestation de l'esprit de système. Soucieux de n'exposer que *la conclusion* de ses pensées, Cioran refusa d'orner son propos d'arguments précautionneux ou de preuves logiques qui auraient nuit à la force de ses propositions. Celles-ci dussent-elles payer le prix de la contradiction ou de l'arbitraire, mais ainsi se révéler authentiques, comme des éclairs de pensée, des évaluations de l'immédiat.

Cioran se morfondra, dès les années 60, de s'être autant dépensé à passer pour un styliste, et d'avoir voulu imiter en la matière un Valéry, à rebours de l'usage spontané et peu scrupuleux du roumain de sa jeunesse. « Mon malheur, dans mes livres français, est d'avoir voulu faire du... style. Réaction de métèque, compréhensible mais inexcusable »³⁷. Bien sûr, son sentiment d'illégitimité, voire d'usurpation, vis-à-vis de sa langue d'emprunt le poussa à soigner la forme. Mais les écrits du philosophe furent, bien davantage qu'un exercice de style, une thérapeutique pour étouffer son angoisse ontologique. Le mobile intime de ses écrits fut toujours un besoin de vengeance.

Pour moi, écrire, c'est se venger. Me venger contre le monde, contre moi. A peu près tout ce que j'ai écrit fut le produit d'une vengeance. Donc un soulagement. La santé pour moi consiste dans l'agression. Je ne redoute rien tant que l'effondrement dans le calme. L'attaque fait partie des conditions de mon équilibre.³⁸

Le Cioran français composa une série de motifs vengeurs portés par son moi ressentimentiste ; mais à la différence de sa période roumaine, le ressentiment était maintenant sublimé par la superbe d'un style concis et distancié d'avec l'esprit d'agressivité qui émanait de son œuvre antérieure. La vengeance n'avait plus à s'exhiber avec violence, au contraire elle devint raffinée et fut réorientée exclusivement contre soi et l'existence, deux chimères nouées l'une à l'autre par leur vacuité. S'appesantir, encore et toujours, sur sa misère propre, tout en étendant cette souffrance aux catégories universelles du monde, de l'histoire, de l'homme. La langue française *éduqua* Cioran au sens où elle *civilisa* l'expression de sa vengeance, et en fit un objet esthétique qui, dans le même temps, lui offrit la possibilité de

³⁷ Cioran, *Cahiers 1957-1972*, Paris, Gallimard, 1997, p. 845.

³⁸ *Ivi*, pp. 253-254.

maintenir l'effet cathartique de l'écriture. Epurer les pulsions vengeresses, épuiser le ressentiment, comprimer les affects négatifs le temps d'une décharge par le verbe, voilà le legs de la France et de sa langue à Cioran. Pour autant, jamais il n'entendit lutter pour se défaire de son moi ressentimiste ; la fixation sur ce moi malheureux et plaintif, un Job sans dieu et à la colère anesthésiée, était sa manière de se supporter. Pour celui qui toute sa vie fut dévoré par un « goût de vide dans l'être »³⁹, l'écriture resta vissée au ressentiment, dans une tentative d'épuisement et d'écœurement de son désespoir.

6. Le pays du désengagement

En revanche, il n'était plus question pour le Cioran converti à la langue française de plaider pour une vengeance dans le réel, entendue comme une promesse messianique de sanctification par et dans l'Histoire. L'exutoire à visée politique n'était plus compatible avec ce recentrement sur soi et sa déchéance intime. Tout engagement dans le monde, de quelque nature qu'il soit, était désormais suspect et mauvais, en tant que prémices d'un désastre potentiel. Ce qu'il y avait de mieux à faire était d'échapper à toute forme de mobilisation collective, ces entreprises de *rhinocérisation*⁴⁰ des esprits. Les afflictions de l'âme n'avaient plus à être excitées par la mise sous tension d'affects thymotiques – fierté, orgueil, ambition, gloire – traduits dans le langage du nationalisme et du fascisme, cette forme de vengeance promettant réparation de l'humiliation par l'assujettissement de *l'autre*. L'attitude éthique, non par exigence morale, mais nécessité intérieure, qui fut la sienne lors de sa période française pourrait être résumée par cet aveu en forme de maxime personnelle: « Je ne serai plus jamais le complice de quoi que ce soit »⁴¹. Cioran opère en effet dès les années 40 sa rétractation vis-à-vis de ses anciennes convictions les plus brutales. L'assentiment donné *a priori* à la barbarie, ce signifiant nébuleux et apocalyptique dont il se fie l'apologiste dans les années 30⁴², n'est plus de mise.

Si jamais Cioran ne s'est affronté à la dimension factuelle de ses emballements politiques passés, il n'a en revanche cessé d'être hanté par ce barbare de jeunesse qu'il fut, et de sonder avec hébètement ce « soi-même comme un autre » – pour

³⁹ Id., *Manie épistolaire* cit., p. 122.

⁴⁰ Cf. E. Ionesco, *Le rhinocéros*, Paris, Gallimard, 1959.

⁴¹ Lettre à Arşavir Acterian, le 6 août 1971, citée par L. Tacou, dans *Cahier Cioran* cit., p. 11.

⁴² Cf. J. Santa Cruz, « Etre barbare ou ne pas être », dans *Cioran ou la tentation du nazisme* cit., pp. 123-153.

détourner la formule de Paul Ricœur – qui s’adonna à la violence débridée du discours engagé en faveur de la voie totalitaire. Bien des pages de son œuvre française sont imprégnées de la volonté d’autopsier cette barbarie exaltée qu’il considéra ultérieurement comme *une folie*, au sens d’une attitude irresponsable et insensée, sans fondement justificatif d’aucune sorte. Ainsi présenta-t-il, encore décontenancé par elle à la fin de sa vie, l’inquiétante étrangeté de son autre de jeunesse:

Est-ce moi ? N’est-ce pas moi? Je reste perplexe devant les années, les événements et tant de mots ayant un sens ou en n’ayant pas. Comment ne serais-je pas contaminé par un inépuisable orgueil, par la foi en moi et par la victoire sur la peur du ridicule? A la vérité, je croyais en moi, je m’étais arrogé un destin et ma tension intérieure était entretenue par un tourbillon à la fois raffiné et sauvage. Mon secret était simple: je n’avais pas le sens de la mesure. Au fond, c’est la clé de toute vitalité.⁴³

Dans sa *Généalogie du fanatisme*, il mit l’accent sur ce qui galvanise le tyran en puissance présent dans tout individu ambitieux. Il suffit de se laisser gagner par une idée hissée au rang d’absolu et vous voilà possédé par une force démoniaque. L’idée devient idéocratie et menace de détruire tout ce qu’elle ne peut soumettre ou avaler. « Le diable paraît bien pâle auprès de celui qui *dispose* d’une vérité, de *sa* vérité »⁴⁴. Cioran se fera plus explicite et personnel dans un court écrit posthume du début des années 50, *Mon pays*⁴⁵. S’essayant à un examen expiatoire de son fanatisme passé, il reconnaît dans le jeune possédé qu’il fut un « prophète dans le désert »⁴⁶ et dans son national-messianisme déçu « la théorie hurlante d’un patriote sans patrie »⁴⁷. C’est la frénésie juvénile, la détestation passionnée de son pays amorphe et de lui-même, qui le conduisirent à approuver et à encourager le fascisme roumain, identifié par lui à un vitalisme supérieur duquel eût pu naître une *transfiguration*, un autre destin. L’exacerbation de cette position éthérée répondait au « besoin de convulsion »⁴⁸ d’un esprit démoralisé en recherche d’une vibration existentielle incandescente.

Assagi par l’avancée dans l’âge, édifié par les tragédies du temps, Cioran, en France, se désengage du champ politique dans lequel il jugera, avec remords et incompréhension, s’être fourvoyé. L’année même de son choix de n’écrire

⁴³ Cioran, fragment du 16 juillet 1990, utilisé en exergue d’un volume de compilation d’articles de jeunesse, *Solitude et destin*, Paris, Gallimard, 1995.

⁴⁴ Id., *Précis de décomposition*, dans *Œuvres* cit., p. 582 (mots soulignés par l’auteur).

⁴⁵ Id., *Mon Pays*, dans *Cahier Cioran* cit., pp. 65-67.

⁴⁶ *Ivi*, p. 65.

⁴⁷ *Ivi*, p. 66.

⁴⁸ *Ibidem*.

exclusivement qu'en français, en 1947, il confie à ses parents une prise de conscience déterminante:

[...] toutes les idées sont absurdes et fausses ; il n'y a que les hommes qui comptent, les hommes tels qu'ils sont, indépendamment de leur origine et de leurs croyances. A cet égard, j'ai beaucoup changé. Je crois que je n'embrasserai jamais plus une idéologie.⁴⁹

7. Libéral par fatigue (et par raison)

En France, l'écrivain fera l'expérience du régime libéral. Comme dans les années 30, où il était habité par le dégoût des formes démocratiques, le Cioran d'après-guerre continue de caractériser celui-ci comme l'ennemi par excellence de toute forme d'absolu. Le libéralisme signifie la permanence du doute inhibiteur, le refus de tout principe transcendant au profit de l'épanchement des idéaux évanescents et sans substance. Mais une leçon apprise par Cioran est celle de la nécessité de distinguer « les nuances du pire »⁵⁰. Et à ce jeu-là, la société libérale emporte la conviction puisqu'elle seule vous assurera (en théorie) une certaine tranquillité d'esprit, et vous laissera le luxe de médire en toute impunité du pouvoir. Régime *sans foi*, il autorise toutes les facéties individuelles. Cioran se rallie en vérité au libéralisme, par fatigue et dissociation d'avec son engouement passé. Il a acté, comme un moindre mal, le règne la pluralité politique et de la vérité relative tandis que les tyrans sont dépouillés de leur aura charismatique.

Dans une société portée au culte de la jeunesse, elle-même prompte à se laisser aller à l'extrémisme, la tolérance politique est une exception fragile, menacée par les élans collectifs aveugles à leur intransigeance. D'où sa mise à l'écart volontaire, son retrait en-deçà de l'agitation politico-intellectuelle de la France. Témoin improbable par exemple de Mai 68, c'est avec espièglerie qu'il vit dans ce remuement à prétention révolutionnaire la passion symptomatique de la France pour la parole euphorisante et sans fin, dans tous les sens du terme:

Au début, j'avais été séduit par le côté bordel métaphysique, par une mise en cause radicale de tout qui frisait quelques fois le délire ; puis la fatigue est vite venue: je ne connais rien de plus lassant que la rhétorique naïve des utopistes, jeunes ou vieux. Que l'essence de l'homme soit la parole, cela est plus ou moins vrai ; mettez à la place de l'homme le Français, et la définition est absolument exacte. Ce n'est pas au plaisir, c'est à la volupté, à l'orgasme de parler que j'ai assisté depuis trois semaines. Ce n'est pas un

⁴⁹ Lettre du 17 avril 1947, citée par V. Piednoir, *Cioran avant Cioran* cit., p. 166.

⁵⁰ Id., *Histoire et utopie* (1960), dans *Œuvres* cit., p. 987.

hasard que la Trappe soit née au milieu de ce peuple: où ailleurs aurait-on inventé avec plus d'à-propos le supplice du silence?⁵¹

Après avoir décortiqué la naïveté du registre des utopies politiques dans son *Histoire et utopie* (1960), il s'employa à désespérer la fibre révolutionnaire dans une série de fragments, à contre-courant des illusions de la période, rassemblés sous un titre sans ambiguïté: *Sur l'inutilité des révolutions*⁵². Si Cioran a été hissé au rang de classique, c'est sans nul doute parce qu'il se tint fermement dans ses écrits à distance des contingences de l'actualité immédiate. Œuvrant à ses obsessions abstraites ou transhistoriques, et partiellement indifférent aux tendances du présent, il put accéder à cette forme rare de contemporanéité intemporelle qui définit l'écrivain classique. Et s'il ne les ignora pas, il resta hermétique à toutes les modes philosophiques ou littéraires qui égrenèrent l'histoire intellectuelle de la France dans la seconde moitié du XX^e siècle. De l'engagement sartrien aux nouveaux philosophes, en passant par le structuralisme, la sémiologie, le situationnisme, le lacanisme, la déconstruction... aucune école n'eut la moindre influence sur ses centres d'intérêt ou sa vision des choses.

Néanmoins, nous voyons dans son exil en France un facteur clé de la déflation de ses affects hostiles et de ses prétentions thymotiques dont seules les traductions fascisantes lui avaient un temps paru viables. Le choix de l'expression française facilita, ou conforta, la distanciation d'avec son tropisme nationaliste des années 30. S'éloigner de la Roumanie, l'idole maudite, par la langue et la géographie, contribua à la dépolitisation de ses obsessions métaphysiques, elles intactes. Son pessimisme inné se sépara de la recherche d'un exutoire virulent hanté par un fantasme eschatologique. Non sans mépris, il ne put que constater qu'« aux côtés des Français, on apprend à être malheureux gentiment »⁵³.

Certes, la dénationalisation fut incomplète, et jamais Cioran ne divorça pleinement d'avec sa *neam*, comme il y insiste dans sa correspondance, pour désigner sa lignée, son peuple. « Mon pays: ce n'est pas une patrie, c'est une plaie, une blessure qui n'arrive pas à se cicatriser »⁵⁴. Il ne put se défaire de sa *roumanité* organique qui l'emportait, selon lui, sur sa francisation linguistique d'apparat. S'il ne l'utilisa plus dans ses écrits, la langue roumaine, louée pour la liberté de son expressivité sans contraintes ni fioritures, resta présente telle l'arrière-fond

⁵¹ Id., *Manie épistolaire* cit., p. 208.

⁵² Id., *Sur l'inutilité des révolutions*, dans «La Nouvelle Revue Française», Paris, Gallimard, n. 233 mai 1972, pp. 3-9.

⁵³ Id., *Syllogismes de l'amertume* (1952), dans *Œuvres* cit., p. 770.

⁵⁴ Id., *Cahiers* cit., p. 845.

inconscient de ses angoisses. Des mots magiques, difficilement traduisibles, restèrent incorporés en lui: ainsi *dor* (mélange d'un désir douloureux, de nostalgie, de tristesse), *urât* (ennui, cafard), *silă* (dégoût, ennui, écœurement). Ce sont ces termes, à la génétique déterminée, qui pour Cioran étaient les mieux à même de signifier ses états d'âmes, eux-mêmes modelés par son appartenance à une tribu désœuvrée des Balkans:

De mon pays j'ai hérité le nihilisme foncier, son trait fondamental, sa seule originalité. *Țădărnicie*, *nimicnicie* [synonymes désignant un sentiment de néantité, de vanité, de frustration] – ces mots extraordinaires, non ce ne sont pas des mots, ce sont les réalités de notre sang, de mon sang.⁵⁵

Le fond de ses ruminations douloureuses était en quelque sorte stimulé par un *malaise ethnique de la petitesse et de l'inanité*. C'est ce malaise ethnocentré qui fut universalisé et esthétisé par l'alchimie de la différence linguistique née de l'adoption du français. Aussi est-il difficile de savoir si Cioran pensait à son idiome natal ou à celui de ses écrits d'après-guerre, ou peut-être aux deux, lorsqu'il écrivit ceci: « On n'habite pas un pays, on habite une langue, la patrie c'est cela et rien d'autre »⁵⁶.

Toujours est-il que c'est en France et en français qu'il put s'obstiner dans ce qu'il considérait être son destin, celui d'*un raté*, entendu comme le type de l'individu promis à de grandes choses mais qui se tient en-dessous de ses possibilités propres. Soit une forme paradoxale d'accomplissement individuel fondé sur un élan négatif, transcendé ici par l'excellence de la production. La langue française, parce qu'elle était par sa rigueur aux antipodes de son caractère, de son habitus originel, et dont le maniement fut pour lui une lutte permanente, permit à Cioran de cultiver de façon sublime et originale une œuvre façonnée par « l'orgueil de l'échec »⁵⁷.

⁵⁵ *Ivi*, p. 685.

⁵⁶ Id., *Aveux et anathèmes* (1987), dans *Œuvres cit.*, p. 1651.

⁵⁷ Id., *Manie épistolaire cit.*, p. 216.